

Bulletin d'histoire politique

Frontière et identité américaine : vers une américanisation/« manichéisation » du monde ?

Anne-Marie D'Aoust



Volume 13, numéro 1, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055018ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055018ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

D'Aoust, A.-M. (2004). Frontière et identité américaine : vers une américanisation/« manichéisation » du monde ? *Bulletin d'histoire politique*, 13(1), 179–195. <https://doi.org/10.7202/1055018ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Frontière et identité américaine : vers une américanisation/« manichéisation » du monde ?

ANNE-MARIE D'AOUST
Université du Québec à Montréal

West is a country in the mind, and so eternal...
Archibald MacLeish, *Sweet Land of Liberty*, 1955¹

INTRODUCTION

Depuis sa première formulation en 1893 par l'historien Frederick Jackson Turner, la théorie de la Frontière et sa pertinence en tant qu'analyse historique du développement des États-Unis a longtemps été débattue. Au départ élaborée pour expliquer le caractère « américain » du continent et l'émergence de structures démocratiques sur son sol, la Frontière² a rapidement été identifiée comme une expérience formatrice majeure, voire un mythe fondateur de la pensée politique américaine. En fait, un regard sur l'historiographie permet de constater que l'impact réel de la Frontière a tour à tour été mis en cause, réaffirmé et nuancé.

Ce mythe, profondément ancré dans l'histoire et la culture américaines, a influencé la perception que les Américains ont de leur propre histoire et du sens profond qui lui est rattaché. Cependant, lorsqu'un concept explicatif visant à donner une orientation à l'histoire d'un peuple devient inhérent à cette même histoire et lorsque l'interprétation de celle-ci se fait à la lumière de ce concept, il devient évident que le cadre explicatif se dénature et perd de sa rigueur pour se transformer en véritable mythe. En fait, celui-ci dérive de faits historiques, mais les outrepassé en faisant appel à une subjectivité et à une émotivité puissantes directement rattachées à l'identité collective et au sens à y apporter. Il n'est donc pas étonnant que le discours politique, particulièrement aux États-Unis, soit imprégné de l'histoire et des mythes y étant liés. En effet, en puisant directement à la source identitaire collective des individus, les politiciens ont la possibilité d'atteindre l'émotivité de l'électorat en orientant leur perception à partir d'une interprétation mythique du passé, souvent présentée comme déterminante des événements

présents et à venir. En ce sens, il apparaît clairement que le mythe de la Frontière a une résonance dans le discours politique actuel et que l'utilisation d'une telle rhétorique a un impact sur la perception qu'a la nation américaine des enjeux de politique étrangère.

Dans un premier temps, nous jetterons certaines bases théoriques qui constitueront notre cadre d'analyse en définissant la théorie de la Frontière. Par la suite, une analyse sémantique permettra d'isoler trois éléments ou images dominantes propres à la Frontière : la conquête de la région sauvage (*wilderness*), la dichotomie civilisation/monde barbare ainsi que la guerre sauvage (*savage war*)³. Ces notions seront reprises une par une afin d'en dégager les principales caractéristiques. Un enjeu majeur de la politique étrangère de l'administration Bush, soit la guerre au terrorisme militaire en Irak, sera examiné à la lumière des discours officiels du président. Ces discours, utilisés ici dans un simple esprit d'illustration, mettront en évidence l'utilisation par le président Bush d'une rhétorique référant à la Frontière. Finalement, nous verrons comment le recours délibéré à une rhétorique faisant appel au mythe de la Frontière permet de donner une dimension émotive au discours et de justifier indirectement certaines politiques. Conséquences directes de l'amplification de l'émotivité, les analyses des enjeux en cours tendront vers le réductionnisme, pour mieux renforcer le sens de l'identité nationale. Les implications d'une telle attitude seront mises en évidence et éclaireront sur la portée réelle des discours et des idées sous-jacentes qui y sont véhiculées.

LE MYTHE COMME EXPÉRIENCE HISTORIQUE/POLITIQUE

Un mythe n'est pas une construction intellectuelle imaginaire détachée de l'histoire. Bien au contraire, c'est en puisant directement ses racines dans les événements historiques qu'il acquiert autant de force. Encore plus, pour certains historiens, comme Richard Slotkin, le mythe est l'expression de la mémoire historique : il s'agit d'une histoire tirée de l'expérience historique d'une communauté et qui a acquis, au cours des générations, une fonction symbolique dorénavant centrale au fonctionnement culturel de la communauté qui le produit⁴. Un mythe est une histoire qui se dégage de l'Histoire : elle y trouve ses fondements, mais s'en distingue dans son interprétation. Qui plus est, les « faits historiques », loin de résulter de l'action des humains, semblent émerger d'une force supérieure, que ce soit Dieu ou la Nature. Par conséquent, un sens est donné à l'expérience historique et ce sens est extérieur à l'événement en soi. Il le transcende et vient lui donner une dimension surnaturelle où « landscape turns to symbol and temporal sequence into "doom" — a fable of necessary and fated actions »⁵. L'expérience historique

est conservée dans la forme narrative, mais au fil du temps, cette plate-forme historique s'amenuise pour finir par n'être que grossièrement esquissée, au point de ne devenir qu'une puissance évocatrice par l'emploi de certains mots qui, en eux-mêmes, résument l'événement historique. Ainsi, au moment où le contenu historique se simplifie et devient de plus en plus abstrait, le champ auquel le mythe peut se rattacher s'élargit⁶. Un lien étroit unit donc le mythe au langage. Le mythe existe, voire perdure, par l'usage de mots-clés qui renvoient directement aux traditions culturelles profondes d'une communauté. Ce sont ces racines culturelles qui constituent la force du mythe et qui l'ancrent profondément au sein de la société : l'individu qui en fait partie s'y sent rattaché.

Toutefois, si le mythe comporte une souche historique, il possède également une dimension politique. Les professeurs Charles Debbassch et Yves Daudet, contrairement à l'historien Richard Slotkin, insistent non pas sur l'importance de l'enracinement du mythe dans l'histoire de la communauté, mais bien sur son potentiel politique actif. En effet, Debbassch et Daudet définissent le mythe comme « une idée forte contenant une certaine affectivité et pouvant servir de fondement à l'action »⁷. Le mythe n'est donc pas ici quelque chose qui appartient exclusivement au passé. Bien au contraire, il plonge dans celui-ci et est sans cesse réactualisé, se développant au cœur même de la culture qui lui a donné forme. Le mythe n'est pas fixe : il évolue et subit des mutations, puisque, par définition, il doit véhiculer une intemporalité⁸. En somme, plus un mythe est invoqué à travers le temps, plus il perd de sa qualité historique pour ne devenir qu'un point de référence, voire de comparaison, plus ou moins flou qui peut servir d'exemple idéal. La force de la tradition invoquée devient un argument en soi sans lien direct avec l'objet de comparaison initial. En ce sens, le mythe peut devenir le véhicule idéal d'une idéologie, s'il n'en est pas déjà une au départ⁹. De ce fait, il acquiert une fonction politique utilitaire, puisqu'il permet, en sacralisant ou en attribuant un caractère surnaturel à une situation, de combler le fossé entre le récit historique et l'action collective¹⁰.

FREDERICK JACKSON TURNER ET LA THÉORIE DE LA FRONTIÈRE

Le thème de la Frontière est à ce point central dans l'histoire américaine que le nombre d'ouvrages y faisant référence forment un ensemble impressionnant, quoique très hétérogène. La principale difficulté réside dans le fait que la thèse de Frederick Jackson Turner peut être interprétée de différentes façons, selon l'aspect sur lequel l'historien désire élaborer¹¹. L'idée même d'une « thèse » de la Frontière a été contestée au sein des historiens : Turner propose-t-il réellement une thèse historique (dans le sens classique donné

par Seignobos et Langlois), ou plutôt *des* thèses? Est-ce une théorie, une hypothèse ou plutôt un système explicatif?¹² Le débat est toujours ouvert. En fait, plusieurs éléments problématiques ont encouragé le développement d'un corpus historique tous azimuts, le premier étant le manque de définition claire du terme « Frontière ». Turner lui-même jugeait le terme assez explicite en soi pour ne pas nécessiter une définition qui ferait consensus: « Le terme de "frontière" est élastique et il n'y a pas lieu de le préciser ici. (...) Nous souhaitons seulement attirer l'attention sur ce thème de la frontière, qui est un champ d'investigation fertile, et mettre en lumière certains des problèmes qu'il soulève »¹³. Tout au long de son ouvrage, la frontière est donc pour Turner à la fois « l'Ouest », « le point de rencontre entre le primitif et la civilisation », « une forme de société plutôt qu'un endroit »¹⁴. La Frontière se trouve à être un amalgame de plusieurs événements, une conjoncture de plusieurs forces. Aussi, pour bien comprendre en quoi se distinguent et se recourent la théorie de la Frontière exprimée par Turner et le mythe y étant associé, il importe de revenir sur les écrits de Turner lui-même et de les comprendre dans leur historicité.

Professeur d'histoire à l'Université du Wisconsin, Frederick Jackson Turner s'est longtemps intéressé à l'histoire économique et sociale des États-Unis, particulièrement celle de l'Ouest américain, qui le fascinait. Le 12 juillet 1893, en tant que professeur invité à la réunion de l'Association d'histoire américaine, il prononça un discours intitulé: *The Significance of the Frontier in American History*¹⁵. L'analyse qu'il présenta s'articulait autour d'une des conclusions relevées par le directeur des Recensements dans son bulletin de 1890 et qui stipulait: « Jusqu'en 1880, notre pays avait une frontière de peuplement. Mais, actuellement, la région non peuplée a éclaté en de si nombreux petits îlots de population que l'on ne distingue pratiquement pas de frontière. La frontière, en ce qui concerne son étendue, son recul vers l'Ouest (...) ne peut donc plus faire l'objet d'un recensement »¹⁶. Pour Turner, cette déclaration était non seulement significative et lourde de conséquences, mais encore servait-elle de prémisse à son hypothèse: « De ses origines jusqu'à nos jours, l'histoire des États-Unis fut surtout l'histoire de la colonisation du *Great West*. L'existence d'une zone de terres vacantes, son recul continu et la progression des pionniers vers l'Ouest expliquent l'expansion américaine »¹⁷.

De cette affirmation, Turner fera découler plusieurs éléments: la Frontière constitue le principal facteur d'américanisation¹⁸, la Frontière a cristallisé la vie sociale¹⁹ et empêché les luttes de classes en devenant une « soupape d'échappement » (*safety valve*), le développement des institutions politiques démocratiques est lié à la progression de la Frontière²⁰ et la Frontière engendre l'individualisme²¹. Bref, la Frontière est une force constituante,

sinon la grande force de la nation américaine. Elle explique son caractère unique et, en ce sens, vient entériner l'idée tacite d'un exceptionnalisme américain. Pour Turner, la fermeture de la Frontière en 1890 annonçait la fin d'une ère: « Quatre siècles après la découverte de l'Amérique, au terme d'un siècle de vie constitutionnelle, la frontière a disparu, et avec sa disparition a pris fin la première période de l'histoire des États-Unis »²².

Pour Turner, la différence fondamentale entre Américains et Européens correspondait à la Frontière, qui, loin de représenter aux États-Unis l'espace clos et délimité qu'elle constituait en Europe, faisait au contraire référence à un espace de rencontre entre le « civilisé » (*civilized*) et le « sauvage » (*wilderness*). La Frontière, espace hostile à l'homme civilisé, semble au premier abord plus forte que l'homme civilisé, soit le colon, l'Européen. Peu à peu, celui-ci s'adapte au milieu sauvage et finit par le transformer. L'interaction qui se joue entre l'homme civilisé et la Nature sauvage transforme la nature même de l'homme civilisé. En résulte un produit « nouveau », transformé et proprement américain: « En se déplaçant vers l'Ouest, la frontière s'est progressivement américanisée. (...) Cette progression de la frontière a correspondu à une libération progressive vis-à-vis de l'Europe et à un essor continu de l'indépendance sur une base américaine »²³. On retrouve donc chez Turner un fort déterminisme frisant même le fatalisme: la Frontière est littéralement une force constituante.

LA TRANSFORMATION HISTORIQUE

Selon l'historien Richard Slotkin, le mythe de la Frontière constitue l'un des plus puissants et des plus durables de l'histoire des États-Unis²⁴. La capacité de créer et de faire perdurer les mythes réside dans l'usage de métaphores. La persistance d'un mythe, particulièrement celui de la Frontière, est essentiellement due à sa constante reprise et à sa présentation métaphorique dans les discours politiques, les médias de masse et particulièrement les films hollywoodiens²⁵. D'une reproduction de la théorie de la Frontière, on passe graduellement à une transformation, ce qui permet de la rendre accessible et compréhensible au plus large éventail de population possible. De là, la théorie acquiert des composantes mythiques et réductionnistes.

Conséquence logique de ce cycle continu de représentations métaphoriques, la *théorie* de la Frontière de Turner, caractérisée par la force d'un environnement naturel qui a modelé la vie des pionniers ainsi que les institutions qui en ont découlé, offre peu de ressemblances avec le *mythe* de la Frontière tel qu'il existe aujourd'hui. Le mythe permet d'offrir à une population donnée des termes qui feront en sorte qu'un événement actuel pourra être compris selon un schème familier. Il circonscrit un champ idéologique et un

cadre de référence de telle sorte qu'un événement ou une « crise » situés hors du contexte historique initial acquiert un sens. Le mythe de la Frontière ne correspond donc plus tant à un espace géographique qu'à un terrain idéologique, « (...) a mythic region whose wilderness made it once a region of darkness and an earthy paradise, a goad to civilization and a barrier to it (...) whose riches were held by a dark and savage enemy with whom white Americans must fight a war to the knife, with the future of civilization itself as the stake »²⁶. Le mythe ne s'organisera donc plus autour d'un axe central historique, mais bien autour de champs sémantiques qui référeront, avec des termes précis, à une multitude d'expériences soudainement condensées par une expression, une métaphore, voire un mot. Le mythe de la Frontière possède sa sémantique propre et c'est par cette sémantique qu'il s'adapte au temps, se transforme et évolue au détriment de l'expérience historique en soi. Le mythe de la Frontière renvoie à d'innombrables références, cela étant essentiellement dû au manque de définitions claires des concepts employés par Turner. Les références se sont toutefois essentiellement concentrées autour de trois idées principales avancées par Turner. Chacune d'elles a constitué un champ sémantique propre au mythe de la Frontière : la conquête de la région sauvage (*wilderness*), l'antagonisme civilisation/monde sauvage et la guerre sauvage permettant une régénération²⁷.

LA CONQUÊTE DE LA RÉGION SAUVAGE (WILDERNESS)

La conquête de la région sauvage constitue certainement l'élément moteur de la théorie de Turner : en repoussant la Frontière toujours un peu plus loin, les pionniers ont peu à peu maîtrisé l'environnement sauvage et, du même coup, permis l'américanisation du continent²⁸. Avec le mythe de la Frontière, le déterminisme environnemental de Turner est exacerbé et mis en valeur : une destinée s'accomplit dans l'espace de la Frontière. La civilisation doit maîtriser l'environnement sauvage. Celui-là est un milieu hostile et vide²⁹ qu'il faut conquérir. Chaque frontière implique un « choc » entre le pionnier et l'environnement sauvage : « La nature sauvage s'impose au colon. Elle accueille un homme aux vêtements, aux activités, aux instruments, aux modes de transport et de pensée européens (...), le dépouille des divers attributs de la civilisation pour lui faire porter des mocassins et des vêtements de chasse »³⁰. Après le premier choc, le colon doit s'adapter et commencer à transformer et à conquérir cet environnement sauvage s'il ne veut pas périr. La rencontre entre « l'homme civilisé » et l'environnement sauvage, qu'il soit représenté par la Nature ou les Amérindiens, est un processus de transformation qui tient de l'assimilation : l'environnement sauvage doit être maîtrisé et transformé par l'univers civilisé. Il s'agit donc d'une lutte et non

d'une harmonisation de deux univers. De cette lutte, le monde civilisé doit sortir gagnant et asservir la nature sauvage, même si, dans un premier temps, celle-ci semble écraser le pionnier.

Une fois la Frontière fermée, en 1890, cette nature sauvage à conquérir s'est plutôt déplacée sur le plan métaphorique, voire idéologique³¹. L'environnement sauvage à maîtriser a pris plusieurs formes métaphoriques, particulièrement sur le plan politique : la conquête de l'espace sous l'administration Kennedy, qui a fait campagne sous le thème *The New Frontier*, en est l'exemple le plus éloquent. Reprenant les éléments propres à la théorie de Turner, Kennedy s'est présenté comme un nouveau pionnier qui doit faire face à un nouvel environnement sauvage : « The problems are not all solved and the battles are not all won, and we stand today on the edge of a new frontier — the frontier of the 1960s, a frontier of unknown opportunities (...) a frontier of unfulfilled hopes and threats...³² ». L'impression d'accomplir une destinée dans un environnement hostile au nom de la civilisation est présente. Sous Kennedy, l'environnement hostile n'était plus la Nature de l'Ouest ou encore les Amérindiens : il correspondait maintenant au monde communiste. En utilisant des termes référant à la Frontière, Kennedy modulait son auditoire et stimulait les réponses à apporter aux « crises » en renvoyant directement à l'Histoire (qui se trouve en fait à être *une* histoire en particulier). Tout comme les pionniers de l'Ouest, il fallait adopter un comportement héroïque et « civiliser » l'environnement. Par ses mots et sa présentation de l'univers selon des termes propres à la Frontière, Kennedy adaptait le mythe à sa situation actuelle, misant sur le haut degré d'émotivité et sur le symbolisme qu'une telle métaphore impliquait.

La sémantique de la région sauvage en lien avec la Frontière a ceci de particulier qu'elle relativise l'hostilité de l'environnement. L'hostilité devient normale, puisqu'elle émane d'un cadre « non civilisé ». En référant à l'environnement sauvage naturel propre à la Frontière, on vient justifier l'hostilité de l'environnement de façon « naturelle » et détournée. Par nature, l'environnement sauvage sera hostile au monde civilisé. En conséquence, utiliser le mythe de la Frontière en référant à une sémantique reliée à l'environnement sauvage, c'est cautionner l'idée que l'action d'un « pionnier » doit persévérer héroïquement au cœur d'un environnement hostile, puisque cet environnement sauvage, au contact de la « civilisation » apportée par le « pionnier », se transformera finalement en faveur du « pionnier ». Ce genre de rhétorique permet une justification de la poursuite d'une politique, et ce, malgré le fait qu'une résistance puisse se faire sentir. À cet effet, Richard Slotkin cite le cas du Viêt-nam, où l'on croyait que la réaction hostile provenant de

l'environnement sauvage était normale et finirait par « s'adapter » à la civilisation, que les Américains symbolisaient³³.

LA DICHOTOMIE MONDE CIVILISÉ/MONDE SAUVAGE

La rhétorique de l'environnement sauvage à conquérir, qui est partie intégrante du mythe de la Frontière, est intimement reliée à un autre champ sémantique, soit celui de la dichotomie monde civilisé/monde sauvage. La nature sauvage est séparée du monde civilisé par la Frontière. C'est donc cette dernière qui permet de distinguer le monde civilisé du monde sauvage. Le mythe de la Frontière a récupéré cette notion de « Eux » versus « Nous », présente dans la théorie de Turner sous la forme d'une rencontre entre le pionnier et l'Amérindien. Le monde civilisé est le monde de justicier et du cow-boy, pionniers de l'Ouest par excellence, qui manifestent leur appartenance à la civilisation par leurs grandes valeurs. Ils sont capables d'établir un ordre, même précaire, dans un monde anarchique et sauvage³⁴.

Le monde barbare, quant à lui, est représenté par opposition au monde civilisé. Chez Turner, il s'agit du monde de l'Amérindien et cet Amérindien sauvage est vu comme sanguinaire et démoniaque³⁵. Il vit dans un monde aux antipodes de la civilisation. L'autochtone étant barbare, tout dialogue est impossible. Cette dichotomie émergeant du mythe de la Frontière est particulièrement forte et entraîne d'autres. Ainsi, non seulement il y a une opposition entre les environnements dits « civilisés » et « sauvages », mais encore le mythe de la Frontière fera en sorte que les caractéristiques morales que ces environnements créent chez leurs habitants seront exacerbées au point d'en devenir caricaturales. Qui plus est, le clivage entre les deux mondes s'étend jusqu'au plan idéologique. En ce sens, le monde sauvage se distinguera par son anarchie et son manque total de valeurs, particularités qui lui seront accordées comme intrinsèques.

En renfermant une rhétorique faisant appel à une confrontation monde civilisé/monde sauvage, le discours politique cloisonne l'auditoire devant un faux choix. Il présente une interprétation de la réalité basée sur un schéma calqué grossièrement sur l'expérience historique : il faut choisir de quel côté de la Frontière l'on se trouve, le monde civilisé ou la région sauvage et barbare. L'identité de l'Autre³⁶ se trouve à être construite, alors que la perception de l'identité collective américaine, elle, s'en trouve consolidée. James Oliver Robertson est sans équivoque : « The moving frontier was never only a geographical line ; it was a palpable barrier which separated the wilderness from civilisation. (...) Inside that line, the American *belonged*³⁷ — everything inside the frontier belonged »³⁸. En somme, la dichotomie

monde civilisé/monde sauvage correspond à la dimension morale du mythe de la Frontière³⁹.

LA GUERRE SAUVAGE: UNE RÉGÉNÉRATION PAR LA VIOLENCE

L'action à poser, lorsque l'on met en place la dichotomie monde civilisé/monde sauvage inhérente au mythe de la Frontière, est réellement implicite et s'inscrit elle aussi dans une tradition mythique. En effet, s'il y a un clivage monde civilisé/monde sauvage et si l'homme civilisé doit maîtriser un environnement hostile, une confrontation doit avoir lieu dans l'espace de la Frontière. En fait, sur le plan historique, le recul de la Frontière s'est effectué par le refoulement toujours plus loin vers l'Ouest des tribus amérindiennes, et ce, de manière assez violente et brutale⁴⁰. Sur ce point, Slotkin est catégorique: « Violence is central to both the historical development of the frontier and its mythic representation. (...) As a result, the "savage war" became a characteristic episode of each phase of westward expansion »⁴¹. La régénération par la violence, c'est l'extension du principe de « perpétuelle résurrection » de Turner⁴². Le pionnier civilisé entre dans un stade de régression lors de son contact avec le monde sauvage et cela vient justifier l'usage des armes, puisque de prime abord, l'environnement est hostile. S'il veut maîtriser cet environnement, il n'a d'autre choix que de « régresser » au niveau du « sauvage » et d'user de violence. Comme cette violence a pour but de transformer l'environnement, elle permettra une réaffirmation, voire une véritable régénération de l'esprit civilisé sur le monde sauvage. Slotkin présente cette attitude comme « an Indian War reading »⁴³: l'Histoire est vécue comme une lutte incessante entre deux mondes sur une Frontière que l'on fait reculer par la violence. La confrontation réaffirme l'identité du monde civilisé en la mettant en position d'opposition. La violence est présentée comme « inévitable » et comme un stade de régression nécessaire pour permettre à la civilisation d'atteindre son parachèvement, le « barbare » ne pouvant être raisonné que par la force. La Frontière sous sa forme mythique est donc loin d'être un endroit géographique fixe: il s'agit plutôt d'un espace idéologique de rencontre entre les deux univers. De là doit sortir un nouveau monde civilisé, régénéré et conforté dans son identité.

DISCOURS POLITIQUE ET MYTHE DE LA FRONTIÈRE: CONSOLIDATION D'UNE IDENTITÉ

Dans la mesure où l'on conçoit que les discours politiques ont une fonction constitutive dans la formation et la consolidation des identités au nom desquelles elles opèrent⁴⁴, il apparaît clairement que l'usage d'une rhétorique

faisant appel au mythe n'a rien d'innocent. En faisant appel au mythe de la Frontière, le politicien fait appel à une tradition profondément enracinée dans l'histoire américaine et organise plus ou moins directement le mode d'analyse d'une situation présentée en termes d'oppositions. Slotkin, en parlant de la campagne de Kennedy, renforce cette idée : « (...) figures of speech referring to this [Frontier] tradition would be intelligible to the widest possible audience — to Brooklyn and Cambridge as well as Abilene and Los Angeles. (...) this set of symbols was also an appropriate language for explaining and justifying the use of political power »⁴⁵.

Le mythe de la Frontière a donc perpétué la théorie de la Frontière sur le plan idéologique. Turner lui-même l'affirmait : « La frontière a disparu, et avec sa disparition a pris fin la première période de l'histoire des États-Unis »⁴⁶. Néanmoins, la Frontière a perduré — dans les discours et dans la présentation des politiques. Le politologue David Campbell, qui s'est particulièrement intéressé aux politiques d'identité propres aux États-Unis, relève plusieurs exemples intéressants où la Frontière est invoquée, gardant ainsi l'imaginaire lui étant relié bien vivant :

The frontier is a powerful and recurring image in American political discourse. When Henry Kissinger calls himself the « Lone Ranger » of diplomacy; when Vietnam is described by combat troops as « indian country » (as was Iraq); and when space exploration or plans for the Strategic Defense Initiative are tagged as « the high frontier »; the mythology of the frontier is invoked without explanation as a means of describing the situation⁴⁷.

L'utilisation du mythe de la Frontière dans le discours politique dépasse donc la simple métaphore ou le cadre descriptif : c'est une prescription pour l'action à mener⁴⁸. C'est un rappel que la survie de la civilisation passe par une lutte héroïque et que cette lutte doit être armée, même si cela est fait à contrecœur, puisque le dialogue est « impossible ». La Frontière est donc centrale à l'identité américaine : distinguer ce qui appartient au monde civilisé par rapport au monde sauvage, c'est déterminer ce qui est américain de ce qui ne l'est pas. Il n'est donc pas étonnant de retrouver des éléments propres à la sémantique du mythe de la Frontière dans les discours visant à justifier une politique agressive, voire guerrière. Pour des fins d'illustration seulement, nous proposons quelques exemples sur un sujet d'actualité, soit les attentats du 11 septembre et la guerre contre le terrorisme. Par une étude de quelques discours du président George W. Bush, nous dégagerons des champs lexicaux et des références faisant indirectement appel au mythe de la Frontière, ce qui tendra à confirmer qu'une lecture des événements se fait à partir d'une tradition historique qui réaffirme le mythe dans un contexte actuel. Les discours choisis sont ceux spécifiquement identifiés comme « *Address to the*

Nation», puisqu'ils impliquent un appel à la nation américaine tout entière et non à un groupe (d'intérêt, ethnique, etc.) en particulier.

ÉTUDE DES DISCOURS SUR LE 11 SEPTEMBRE 2001
ET LA GUERRE CONTRE LE TERRORISME

La thématique qui ressort le plus distinctement du discours adressé à la nation le 8 novembre 2001 est sans contredit la dichotomie monde civilisé/ monde sauvage et la lutte menée pour l'emporter sur un environnement hostile. Il est intéressant de remarquer que, du contact violent avec l'environnement hostile, soit les attaques terroristes du 11 septembre, la civilisation a connu une régénération : « America would emerge stronger, with a renewed spirit of pride and patriotism »⁴⁹. Bush y va par la suite d'une opposition entre les terroristes et les Américains, confrontant ainsi le peuple américain et ses valeurs (perçues comme civilisées) et l'ennemi, terme générique désignant les terroristes mauvais et barbares : « We value life; the terrorists ruthlessly destroy it. We value education; the terrorists do not believe women should be educated. (...) We value the right to speak our minds; for the terrorists, free expression can be grounds for execution »⁵⁰. La lutte du monde civilisé contre l'environnement sauvage est présentée comme inévitable, et c'est la civilisation elle-même qui est en jeu : « We wage a war to save civilization, itself. We did not seek it, but we must fight it — and we will prevail »⁵¹. L'emploi du mot « must » présente la solution comme inéluctable. Civiliser ce monde hostile et sauvage est un devoir pour les Américains et ils se doivent de le civiliser par les valeurs. On peut d'ailleurs remarquer une analogie entre le pionnier de l'Ouest, qui doit transformer le monde dans lequel il vit, et les conseils du président, qui propose une mission « civilisatrice » : « One way to defeat terrorism is to show the world the true values of America (...). I'm encouraging schoolchildren to write letters of friendship to Muslim children in different countries. Our college students and those who travel abroad for business or vacation can all be ambassadors of american values. Ours is a great story and we must tell it (...) »⁵². On constate donc que, dans le discours politique, l'Autre, sauvage et inconscient des valeurs américaines, doit être civilisé. Cette façon d'aborder le monde émane du mythe de la Frontière.

Cette présentation des faits selon une sémantique propre à la Frontière se retrouve également dans une autre adresse à la nation, présentée le 29 janvier 2002⁵³. D'emblée, le président Bush marque la Frontière entre le monde barbare et le monde civilisé menacé par l'environnement hostile : « The civilized world faces unprecedented dangers »⁵⁴. Le champ lexical relié à l'ennemi est éloquent et démontre son caractère barbare. *Brutal, terror, madness,*

*destruction, dangerous killers et parasites*⁵⁵ sont autant de mots liés à l'ennemi, et marquent une frontière nette avec les États-Unis, associés à des mots comme *civilized, free, courage, freedom, just, best*⁵⁶. Les termes maintes fois répétés *terror et evil* démontrent bien toute la charge émotive du discours. Le discours donne une interprétation du danger⁵⁷ et cette interprétation se fait ici par l'usage de champs sémantiques reliés au mythe de la Frontière. Une seule action est possible : affronter l'ennemi barbare, séparé du monde civilisé, et faire renaître l'esprit américain par une victoire résultant de cette confrontation (« History has called America and our allies to action, and it is both our responsibility and our privilege to fight freedom's fight »⁵⁸). Le président accentue ce fatalisme, présentant la lutte comme étant d'ordre civilisationnel : « (...) freedom is at risk. And America and our allies must not, and will not, allow it »⁵⁹.

Le 11 septembre 2002, un an après les attentats terroristes de New York, le président Bush, dans son adresse à la nation américaine, fait directement appel à la notion de frontière et à la dichotomie monde civilisé/monde sauvage. La présentation des événements suit la logique inhérente au mythe de la Frontière. Une confrontation s'établit entre deux mondes différents (« The attack on our nation was also an attack on the ideals that make us a nation »⁶⁰). Une lutte civilisationnelle s'engage dans l'espace de la Frontière (« There is a line in our time, and in every time, between the defenders of human liberty, and those who seek to master the minds and souls of others. [...] we will not allow any terrorist or tyrant to threaten civilization [...] »⁶¹). La cause américaine est juste et se situe ainsi du « bon côté » de la frontière : « Our deepest national conviction is that every life is precious. [...] More than anything else, this separates us from the enemy we fight »⁶².

CONCLUSION

Somme toute, il apparaît clairement que le mythe de la Frontière a une résonance dans le discours politique actuel et que l'utilisation d'une telle rhétorique a un impact sur la perception qu'a la nation américaine des enjeux de la politique étrangère. Les références propres au mythe de la Frontière, qui s'est développé à partir de la théorie de la Frontière de Turner, se sont essentiellement concentrées autour de trois idées principales avancées par Turner et ont constitué un champ sémantique propre. Trois de ces champs sémantiques ont une résonance politique très forte et viennent conforter l'identité américaine dans sa conception de nation « civilisée ». Il s'agit de la conquête de la région sauvage (*wilderness*), de l'antagonisme civilisation/monde sauvage et de la guerre sauvage permettant une régénération. Alors que le premier champ sémantique renvoie à l'idée qu'il faille maîtriser

un environnement sauvage hostile et vide, le deuxième est plutôt axé sur les dichotomies distinguant les deux mondes l'un de l'autre. La guerre sauvage correspond à l'action obligée de cette confrontation monde civilisé/monde sauvage.

User d'un mythe dans un discours politique, c'est faire appel à l'inconscient collectif d'une nation comme fondement à l'action. L'usage indirect du mythe de la Frontière dans les discours politiques permet de consolider l'identité américaine et de la marquer dans un rapport dichotomique, en opposition avec un Autre menaçant. Il n'est donc pas étonnant de retrouver des éléments propres à la sémantique du mythe de la Frontière dans les discours visant à justifier une politique guerrière, puisque les situations en viennent à être présentées en termes de luttes civilisationnelles, ce qui apporte des composantes réductionnistes à certains enjeux, les attentats du 11 septembre, par exemple. En somme, la théorie/le mythe de la Frontière illustrent bien à quel point toute théorie devient une pratique politique en soi et souligne la nécessité d'ouvrir de nouveaux espaces discursifs, non limités par des schèmes de pensée dichotomiques, pour penser le politique.

BIBLIOGRAPHIE

- American Heritage Dictionary of the English Language*, 4^e édition, 2000.
- Billington, Ray Allen (dir.), *The Frontier Thesis: Valid Interpretation of American History?*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1967, 122 p.
- Bostdorff, Denise M., *The Presidency and the Rhetoric of Foreign Crisis*, Columbia, University of South Carolina Press, 1994, 306 p.
- Bush, George W., « Address to the Nation — President Discusses War on Terrorism », World Congress Center, Atlanta, Georgia, 8 novembre 2001.
- Bush, George W., « The President's State of the Union Address », *The United States Capitol*, Washington D.C., 29 janvier 2002.
- Bush, George W., « President's Remarks to the Nation », Ellis Island, New York, New York, 11 septembre 2002.
- Campbell, David, *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2^e édition, 1998, 250 p.
- Cuthbertson, Gilbert Morris, *Political Myth and Epic*, Michigan, Michigan State University Press, 1975, 234 p.
- Debbasch, Charles, et Yves Daudet, *Lexique de politique*, Paris, Dalloz, 6^e éd., 1992, 464 p.

- Edelman, Murray, *Politics as Symbolic Action*, Chicago, Markham Publishing Company, University of Wisconsin, Institute for Research On Poverty Monograph Serie, 1971, 188 p.
- Finemore, David, « "This Daniel Boone Business is Played Out": Horace Greeley and the Shiftless State of Kansas », Departement of English 098, University of Nevada, Reno, 12 juin 1996.
- Furay, Conal, et Michael J. Salevouris, « What is Historiography? Two Definitions ».
- Hall, James W. (dir.), *Forging the American Character*, New York, Holt, Richart and Winston, 1971, coll. American Problem Studies, 128 p.
- Hunt, Michael H., *Ideology and U.S. Foreign Policy*, New Haven, Yale University Press, 1987, 237 p.
- Klein, Kerwin Lee, *Frontiers of Historical Imagination*, Berkeley, University of California Press, 1997, 377 p.
- Montgomery, David, « The Significance of the Frontier in American Historiography ».
- Neufville, Judith Innes de, *Myths in Policy Processes: The Importance of the Implicite Debate*, Institute of Urban & Regional Development, Berkeley, University of California, 1998, Working Paper 446, 19 p.
- Rezé, Michel et Ralf Bowen (dir.), *Key Words in American Life: Understanding the United States*, Paris, Masson, 2^e éd., 279 p.
- Robertson, James Oliver, *American Myth, American Reality*, New York, Hill & Wang, 1980, 398 p.
- Slotkin, Richard, *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, New York, Maxwell Macmillan, 1992, 850 p.
- Slotkin, Richard, *The Fatal Environment*, New York, Atheneum, 1985, 650 p.
- Turner, Frederick Jackson, *La frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 323 p.
- Winks, Robin W., *The Myth of American Frontier: Its Relevance to America, Canada and Australia*, Leicester, Leicester University Press, 1971, 39 p.
- Williams, William Appleman, *Empire as a Way of Life*, New York, Oxford University Press, 1980, 226 p.

NOTES ET RÉFÉRENCES

*. Citation tirée de Michel Rézé, Ralf Bowen (dir.), *Key Words in American Life: Understanding the United States*, Paris, Masson, 2^e éd., p. 60

1. Il importe, dès le début, d'apporter la précision linguistique suivante. Le mot « frontière », en anglais, peut se traduire par *frontier* ou *border*. Néanmoins, ces deux mots ne renvoient pas à la même réalité. Afin d'éviter au lecteur toute confusion, nous tenons à préciser que l'expression « Frontière » utilisée tout au long de ce texte renvoie à l'expression *frontier*, qui se définit comme « The area along an international border or a region

just beyond or at the edge of a settled area », et non pas au mot *border*, qui correspond à « The line or frontier area separating political division or geographic regions ». Définitions tirées du *American Heritage Dictionary of the English Language*, 4^e éd., 2000.

2. Ces éléments propres au mythe de la Frontière ont tous été relevés par l'historien Richard Slotkin, dans son triptyque *Regeneration Through Violence: The Mythology of the Frontier 1600-1860* (1973), *The Fatal Environment: The Myth of the Frontier in the Age of Industrialization 1800-1890* (1985) et *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth Century America* (1992).

3. Richard Slotkin, *The Fatal Environment*, New York, Atheneum, 1985, p. 2 et 31.

4. *Ibid.*, p. 31.

5. *Ibid.*, p. 16. Dans son livre, Slotkin donne l'exemple de Pearl Harbour. La seule évocation du mot réfère à une série de faits historiques qui sont sous-entendus, mais non détaillés. C'est ainsi que l'attaque du 7 décembre 1941 de la base de Pearl Harbour et tous les éléments s'y rattachant deviennent condensés dans le seul mot de « Pearl Harbour ». Le contenu historique s'en trouve dilué, au point de devenir un cliché. Des comparaisons peuvent plus facilement s'établir, ainsi que des liens entre des événements qui, historiquement, n'ont aucun lien entre eux : par exemple, affirmer que les attentats du 11 septembre ont été un deuxième « Pearl Harbour ».

6. Charles Debbasch et Yves Daudet, *Lexique de politique*, Paris, Dalloz, 6^e éd., 1992, p. 353.

7. Cette intemporalité provient du fait que le « fait historique » est transformé en « fait naturel ».

8. Une idéologie se définissant comme une « croyance en un système complet d'explication de la société et du monde », dans Charles Debbasch et Yves Daudet, *op. cit.*, p. 216.

9. Murray Edelman, *Politics as Symbolic Action*, Chicago, Markham Publishing Company, University of Wisconsin, Institute for Research On Poverty Monograph Serie, 1971, p. 3-4.

10. En prenant, par exemple, une affirmation explicite de Turner, « La frontière est responsable du développement de la démocratie en Amérique », l'historien Kerwin Lee Klein montre que les analyses peuvent déjà pointer dans plusieurs directions opposées, selon que l'accent soit mis sur le mot « frontière », « développement » ou « États-Unis ». Dans Kerwin Lee Klein, *Frontiers of Historical Imagination*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 18.

11. À ce sujet, le lecteur pourra consulter les œuvres de l'historien George W. Pierson et particulièrement l'article « The Frontier and American Institutions: A Criticism of the Turner Theory », qui, dès 1940, s'attaqua aux problèmes d'ordre méthodologique dans l'œuvre de Turner.

12. Frederick Jackson Turner, *op. cit.*, p. 3.

13. Kerwin Lee Klein, *op. cit.*, p. 15-16.

14. Frederick Jackson Turner, *La frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 323 p. 1.

15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*, p. 3.
18. *Ibid.*, p. 13.
19. *Ibid.*, p. 2.
20. *Ibid.*, p. 26.
21. *Ibid.*, p. 33.
22. *Ibid.*, p. 4.
23. Richard Slotkin, *The Fatal Environment*, New York, *op. cit.*, p. 15.
24. *Idem.*, *Gunfighter Nation*, p. 6 et 8-9.
25. *Ibid.*, p. 11-12.
26. Comme ces trois axes puisent directement à la théorie de Turner et que la sémantique y étant reliée a perdurée jusqu'à aujourd'hui, il nous a semblé plus pertinent de les présenter ici et de nous y limiter. Néanmoins, Richard Slotkin, de loin l'auteur ayant le plus développé l'idée du mythe de la Frontière et son impact culturel, relève de nombreux autres champs sémantiques et sous-mythes reliés à la Frontière, suivant son évolution dans le temps. L'idée du « mauvais sauvage » et du « *Last Stand Heroe* » sont d'autres exemples de champs sémantiques possibles. Pour une présentation plus exhaustive de la sémantique de la Frontière et des sous-mythes y étant reliés, consulter sa trilogie : *Regeneration Through Violence: The Mythology of the Frontier 1600-1860* (1973), *The Fatal Environment: The Myth of the Frontier in the Age of Industrialization 1800-1890* (1985) et *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth Century America* (1992).
27. Frederick Jackson Turner, *op. cit.*, p. 1.
28. *Ibid.*, p. vii. Plusieurs historiens, dont Kerwin Lee Klein, ont souligné l'ethnocentrisme dont faisait preuve Turner par cette conception d'un Ouest « vide », présenté comme fatalement voué à la conquête par l'homme blanc.
29. *Ibid.*, p. 3.
30. Richard Slotkin, *Gunfighter Nation*, *op. cit.*, p. 4.
31. *Ibid.*, p. 2.
32. *Ibid.*, p. 489-533.
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*
35. Que ce soit un individu, un régime ou un pays, pour autant qu'il soit présenté comme étant un ennemi.
36. En italique dans le texte.
37. James Oliver Robertson, « Frontiers and Other Dreams », dans *American Myth, American Reality*, New York, éditions Hill & Wang, 1980, p. 92

38. Richard Slotkin, *Gunfighter Nation*, p. 14.
39. L'«*Indian Removal Act*» du 28 mai 1830, La «*Piste des Larmes*» et la bataille de Wounded Knee en 1890 sont autant d'exemples frappants de ce refoulement brutal et continu des Amérindiens vers l'Ouest au XIX^e siècle.
40. *Ibid.*, p. 11.
41. Frederick Jackson Turner, *op. cit.*, p. 2.
42. Richard Slotkin, *The Fatal Environment*, p. 52.
43. David Campbell, *Writing Security : United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, Mineapolis, University of Minnesota Press, 2^e éd., 1998, p. 18
44. Richard Slotkin, *Gunfighter Nation*, p. 2-3.
45. Frederick Jackson Turner, *op. cit.*, p. 33.
46. David Campbell, *op. cit.*, p. 145.
47. *Ibid.*, p. 146.
48. *Ibid.*, p. 1.
49. *Ibid.*, p. 2.
50. George W. Bush, «*Address to the Nation — President Discusses War on Terrorism*», World Congress Center, Atlanta, Georgia, 8 novembre 2001.
51. *Ibid.*, p. 5.
52. George W. Bush, «*The President's State of the Union Address*», The United States Capitol, Washington D.C., 29 janvier 2002.
53. *Ibid.*, p. 1.
54. *Ibid.*, p. 1-3.
55. *Ibid.*
56. David Campbell, *op. cit.*, p. 2.
57. George W. Bush, «*The President's State of the Union Address*», *op. cit.*, p. 3.
58. *Ibid.*, p. 2.
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. *Ibid.*, p. 1.